Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 31 (1967)
Heft: 123-124

Artikel: Hors des "realia" : comportement et sentiments
Autor: Camproux, Charles
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-399421

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

HORS DES « REALIA » : COMPORTEMENTS ET SENTIMENTS

J'ai donné l'exemple de quelques verbes [1], non lexicalisés en langue d'oc, créés à l'intérieur des parlers gévaudanais par ce que l'on pourrait appeler, dans une vision structurale des parlers populaires, la fonction d'expressivité. Le présent article tend à montrer l'importance de cette fonction par l'examen de quelques substantifs de même origine, dans les mêmes parlers, se rapportant à des notions plus ou moins abstraites ou « abstraitisantes » et à des sentiments.

Comme dans le cas des verbes ci-dessus, la récolte de ces mots ne peut être obtenue par la méthode utilisée quand il s'agit des « realia ». Cette méthode ne nous donnerait que les termes qui appartiennent au fond commun de la Romania gauloise. En ce qui concerne les parlers qui forment notre champ d'investigations ce fond appartient d'abord à la langue d'oc générale depuis l'ancien occitan : du point de vue de la structure du lexique, un simple coup d'œil sur le petit dictionnaire de Levy suffit à laisser voir que la plupart des noms abstraits exprimant notions ou sentiments qui s'y trouvent lexicalisés, se retrouvent dans ces parlers, toujours disponibles pour la parole actuelle. La rupture historique entre le lexique de la langue d'oc littéraire ou de cité [2] et celui de nos montagnards semble avoir été de peu de conséquence, le relais ayant été pris par les termes du français de même formation. Il serait évidemment d'un intérêt réduit, pour notre propos, de relever ici les termes utilisés pour signifier notions abstraites ou sentiments, à partir de ce fond commun [3].

1. Charles Camproux, Hors des « realia » : quelques verbes, p. 97-103 in *Mélanges de Linguistique et de Philologie romanes offerts à Monseigneur Pierre Gardette*. Strasbourg, 1966.

2. J'appelle « langue de cité » la langue qui a été longtemps utilisée dans l'administration municipale (jusqu'au début du XVIe siècle) et qui a certainement contribué à maintenir dans l'usage courant populaire la connaissance d'un vocabulaire plus ou moins abstrait.

3. Avec cette restriction que nos parlers populaires usent largement de la faculté que leur octroie la grande facilité qu'ils ont toujours conservée de former les termes qui leur semblent nécessaires pour exprimer ces idées, grâce à la suffixation toujours très vivante. Nous en verrons, d'ailleurs des exemples dans cet article.

Beaucoup plus significatif de l'activité créatrice du parler populaire dans ce domaine de la langue, est le vocabulaire que nos parlers se sont procuré par leurs seules ressources, une fois livrés à eux-mêmes par l'abandon de la langue des doctes et sans avoir recours au soutien d'un français importé. Nous ne nous occuperons donc que des termes surgis à l'intérieur même de ces parlers.

Voici d'abord quelques termes désignant des affections de l'âme. Pour commencer, la notion neutre d'attention : *endedizo*. « *I tea d'endedizo* : il y faut de l'attention ». Faut-il remonter au latin et supposer un vulgaire *INTENDITIA dérivé de INTENDITUS attesté en latin classique ? **Endendizo* aurait pu dissimiler le second élément nasal. Ronjat (§ 706) admet °ITIA avec i long. Alibert (p. 344) déclare que les formes en *-izo* sont des gallicismes. *Endedizo* ne peut être un gallicisme. On pourrait voir ici une création propre au parler à partir de l'expression verbale *faire en de dire ke :* « faire en sorte que ». De l'idée « en sorte que » sémantiquement sort la notion d'« attention ». La fréquence de l'expression verbale *faire endedizo* (*fai endedizo d'eskuta plo so ke te diro* : fais attention de bien écouter ce qu'il te dira) parle pour cette explication.

A l'opposé de l'attention sont l'atonie et l'apathie. *Laz enduèrmios l'empateu de refaire de bu* : son apathie l'empêche de faire rien de bon. Morphologiquement nous avons un dérivé à l'aide d'un suffixe atone *-io* (que ne connaissent ni Alibert, ni Ronjat) sur le radical accentué du verbe *endurmi* « endormir ». T. F. connaît « enduermo » au sens de « narcotique » ; mais pas de forme avec un suffixe *-io*. Sémantiquement le pluriel fait songer à certains noms de fêtes, cérémonies religieuses, travaux des champs (Alibert, p. 43). Il n'empêche que le pluriel collectif suggérant « la continuité des endormissements » aboutit à la notion abstraite d'apathie généralisée. L'atonie est rendue par la *pezono* : *ai la pezono, pode pas re faire* « je suis sans force, je ne puis rien faire ». Il s'agit de l'ancien occitan « pezana (Levy) s. f. : piétin, maladie du pied des moutons, des chèvres ». La notion de maladie concrète s'est élargie à celle d'un état général, d'une affection à la fois physique et psychologique.

Contre l'état d'apathie et d'atonie, il convient de lutter par un état de transition qui est la mise en train : « *s'abet de pezono bus tea leba mati, mès l'entrinkado es penaplo :* si vous avez de l'atonie, il faut vous lever matin mais la mise en train est douloureuse ». *Entrinkado* est tiré du participe passé féminin du verbe « entrencar (-trincar) » qu'Al. D. a lexicalisé au sens de « retrancher ; séparer ; ourdir ; mettre en train ».

L'envie se passe de mise en train surtout lorsqu'elle est vive et qu'elle dénote une intention arrêtée. Forte envie, intention arrêtée est rendue par *bezaduro : « s'arrestet dabon la dabanturo d'un perrukyè, nun pas qu'agèssie bezaduro de s'ana fa raza :* il s'arrêta devant la vitrine d'un coiffeur non pas qu'il eût vraiment envie d'aller se faire raser ». Al. D. et T. F. donne « vesiadura/vesiaduro » au sens de « délicatesse, mignardise, gracieuseté ». Al. D. donne de plus « vesadura, Rgt : joie ». Tous deux rattachent le mot au latin VITIARE. S'il s'agit bien du même mot, il faut supposer un glissement de sens d'après l'analogie du radical *bez-* du verbe *beze* de VIDERE. Il y a des envies précises : celle de se marier pour les jeunes filles. L'envie de se marier c'est la *maridaduiro*. Al. D. donne « maridanha » et « maridèra ». Ni Ronjat (§ 698 b) ni Alibert n'attribuent au suffixe *-tōria* cette valeur psychologique. Alibert (p. 334) dit simplement « servís a designar l'endreit o l'instrument de l'acción ». On peut, il est vrai, voir dans cette formation la substantivisation d'un participe futur (cf. Alibert, p. 351). Structuralement le parti que le parler a tiré de ce suffixe n'en est pas moins notable : il peut facilement former des mots semblables exprimant l'envie, le désir : la *parladuiro* par exemple, sera l'envie de parler, la disposition à parler, etc.

L'envie non satisfaite (de se marier ou d'autre chose !) peut engendrer la méchanceté. Nos parlers connaissent deux termes, non lexicalisés ailleurs, *kaniso* et *kanisun*. Le premier est formé à l'aide de suffixe *-isso* (cf. Ronjat, § 679 et Alibert, p. 347). « Lo sens es aquel dels adjectius substantivats » dit Alibert et ces adjectifs indiquent « l'aptitud, l'estat, la qualitat » (Alibert p. 350). Al. D. donne l'adjectif « canis, canissa » au sens de « âpre, revêche ». L'ancien occitan avait « canes : qui tient du chien, vil, méchant » (Levy). Notre substantif est donc pour ainsi dire attendu et sa valeur est exactement celle du français « méchanceté ». Quant à *kanisun* il est dérivé de *kaniso* à l'aide du suffixe *-ūmen :* il ne peut être question de *-ūnu* (cf. Ronjat 687 d) car la phonétique de nos parlers exigerait **kanisu*. Alibert (p. 336) déclare que ce suffixe a exclusivement le sens collectif. Notre *kanisun* montre qu'il n'en est rien. Il s'agit de la *kaniso* considérée comme un existant et non pas seulement comme un étant, si bien que nos parlers peuvent dire *la kaniso lu faget muri del kanisun*. Cette nuance se retrouve dans bien d'autres cas. Comparez « *o pou de la fredju cumo de la tcagu :* il a peur du froid comme de la chaleur » et « *M' ou dite ke bus pekabo un pau de Kalurun :* on m'a dit qu'il vous manquait un peu de *kalurun* », et encore : *feniro dunk djamai nostre pati-*

men et *es djamai agradiu de Kunèise lu patidun. Patidun, kalurun* ne sont pas plus lexicalisés que *kanisun*.

A quoi rattacher un autre terme *meskussio* signifiant « méchanceté » avec la nuance de sens : « propension à taquiner, à ennuyer par simple méchanceté » ? T. F. cite les verbes « cussa, aquissa, etc. » tirés de l'onomatopée « cuss-cuss », « quiss-quiss » qui sert à exciter les chiens. Al. D. donne « aquissar : exciter, héler un chien » qu'il convient de rapprocher de « atissar : exciter, héler, vexer, molester » dérivé de « tissa : manie, forte envie, taquinerie incessante ». Al. D. connaît également l'adjectif « cusson » au sens de « agaçant, importun » qu'il identifie avec le substantif « cosson, cusson : charançon ». Faut-il rapprocher de l'ancien occitan « cuson : maquignon, personne vile » (Levy) ? En tout cas la formation de nos parlers se laisse facilement analyser comme formée d'un préfixe à sens péjoratif « mes- » et d'un suffixe atone *-io*. La formation est expressive comme le souligne le double *s*.

L'envie peut aller jusqu'à la voracité. *La djaffetat lu faget muri* : sa voracité le fit mourir », « *De la djaffetat engulet de trabès* : par suite de sa voracité il avala de travers ». Curieusement *djaffetat* avec deux *f* double *djafetat* au sens de « joie excessive ». Phonétiquement on ne peut voir dans *djafetat* un dérivé de *djau* (GAUDIUM) qui, en dérivation secondaire devait donner **djabetat* (cf. *klau : klabeto*). Il semble bien qu'il soit question du même mot à partir d'une racine *jaf-* que l'on retrouve dans l'ancien français « jafur : gaieté bruyante » (roman d'Enéas, cité par Grandsaignes d'Hauterive. Dict. d'anc. franc.) et dans « jafi : museau », « jafetia : caqueter, causer », « jafaret : bruit confus, vacarme, sabbat, tapage » (tous dans T. F.). Le nom de famille JAFFARD est bien représenté en Gévaudan à Ispagnac, Quézac, Saint-Étienne du Valdonnez, probable sobriquet au sens de « gros joufflu, vorace, braillard ». Nos parlers ont tiré ressource de la possibilité de doubler la consonne pour obtenir deux termes différents.

On n'est pas toujours en état de surexcitation joyeuse, on ne *babo pas de djafetat* (on ne bave pas de joie) sans arrêt, l'affection de joie se manifestant plutôt par occasion. Dans ce cas, nos parlers usent de « jau » forme connue de l'occitan du nord représentant GAUDIUM. Mais *djau* est surtout employé dans des tournures interjectives : « *Djau d'ako* : quelle joie cela cause ! », « *Djau de la buno supo* : la bonne soupe réjouit », « *Djau de parti* : je suis heureux de partir ». A côté de l'état momentané de joie et, en plus de l'excès de joie, nos parlers ont un terme pour

désigner une *joie légère* comme celle des enfants : *djaugino*. Il s'agit très probablement d'un croisement entre *djau* et « joguino : amour du jeu » (Al. D.), la désinence de ce mot fournissant un nouveau suffixe au parler.

La joie peut aller jusqu'à l'exaltation, l'enthousiasme, l'euphorie : « *unt es lu tunelet ke duno de repet* : où est le petit tonneau qui verse l'enthousiasme », « *abyo ton de repet ke se kuneisyo pas plus* : il était dans une telle exaltation qu'on ne le reconnaissait plus ». S'agit-il d'un composé direct de « pet » (PEDITUM) avec préfixe *re-* à valeur superlative ou d'un déverbal de « repetar : claquer de nouveau, pétiller » (Al. D)?

Avec *repet* on est passé de l'idée d'un acte concret à l'affection qui le sous-entend. Avec *estafadis* s. m. au sens de « forte émotion » on passe d'un état concret à l'affection qui en résulte. Le terme présente à la fois la valeur concrète et la valeur abstraite : « *menèru un estafadis del dyaple* : ils firent un remue-ménage de tous les diables ; « *kun estafadis adjèru, lus paures !* : quelle grande émotion ils eurent, les malheureux ! » Il s'agit sans doute d'un dérivé à partir « d'estafiè(r) » (T. F. et Al. D) formé à l'aide du suffixe *-is* (Alibert, p. 354) sur un verbe qui n'existe d'ailleurs pas et qui serait **estafar* agir comme un « estafiè(r) : un joyeux drille, amateur de bruit ».

Si nos parlers se sont créé de nombreux termes pour exprimer les affections de l'âme en liberté, je n'en ai trouvé qu'un qui exprime la contrainte, la retenue : *regurizie* au sens de « rigueur, sévérité, réprobation ». « *Ton fuget la regurizie del ritu per la pauro drolo k i pusket pas téne* : si grande fut la sévérité du curé pour la pauvre enfant qu'elle ne put y résister ». Il s'agit d'un dérivé, à l'aide du continuateur du suffixe « *-īginem* » bien vivant dans nos parlers, de RIGOREM. Ce suffixe [1] connaît un certain succès puisque pour « surdité » que nous donnons ici bien qu'il ne s'agisse pas d'une affection de l'âme mais du corps, nos parlers ont *la surdizie* alors que l'ancien oc. avait « sordeja » et « sordiera » (Levy) et que l'oc. mod. a « la sordiera » et « lo sorditge » (Al. D.).

Voici maintenant quelques termes se rapportant plus ou moins à des notions qui ont rapport soit à la cause, soit au résultat, soit à la manifestation d'une affection de l'âme, soit à ces éléments réunis. La notion très générale d'effet, de résultat est rendue par *effèssi*. « *Kon saro l'effèssi de tut ako sul paurel ?* : quel sera l'effet de tout cela sur le pauvre bougre ? »

1. Pour ce suffixe dont l'existence a été niée par Ronjat, cf. Ch. Camproux, *Essai de Géographie Linguistique du Gévaudan*, I, § 229, 5°.

Levy donne « efech : effet ». Al. D. donne « efièch -efèit -efièit » et ajoute « la langue parlée emploie le plus souvent « efèt », du français ». Faut-il supposer que nos parlers ont tiré *effèssi* d'une expression latine FACERE ALIQUID EFFICIENS d'ou FACERE EFFICIENS : faire *effèssi* ? Un participe neutre substantivé EFFICIE(N)S aurait pu donner **effessye(s)* > **effessyi* > *effèssi*. Le cas serait curieux et peut-être explicable par l'influence du parler clérical [1]. En tout cas la prononciation avec double *f* et double *s* range ce terme dans le vocabulaire expressif.

Un effet qui entraîne l'abattement c'est la déconfiture. Levy connaît « desconfida, desconfimen », T. F. « descounfido, descounfituro », Al. D. « desconfida ». Al. D. cite « De desconfièch » : « de dépit » et localise l'expression en Gévaudan. Le mot s'emploie en dehors de cette expression : « *lu deskufyètɛ l'ablaziget* : sa déconfiture le laissa stupide ». Pour l'étymologie, Al. D. dit « Occ. *des* plus L. *confectus* ». Il semble, en effet, que le mot soit de formation très ancienne, peut-être un latin vulgaire local °DISCONFECTU ?

De la déconfiture passons aux soucis. D'abord *prekossi* : « *Lus prekossis manku pas* : les ennuis ne manquent pas », « *lu prekossi lu farǫ byèl abons tens* : le souci le fera vieillir avant l'âge ». Il convient de rapprocher de « trigossi » (T. F.) à côté de « trigos » avec le sens de tracas. Al. D. cite « trigos » avec les sens de T. F. et « trigoci » avec les sens de « action de tirailler, secouer ». Faut-il voir un croisement avec PRAECOX, PRAECOCEM ; sémantiquement on passerait de « prématuré » à « qui n'arrive pas à son heure », d'où « qui déroute », d'où « ennui, souci » ? Peut-être aussi y-a-t-il influence de « negoci ». La non sonorisation du *c* (dans le cas de PRAECOCEM) est due au caractère expressif du mot qui tend à doubler la consonne et, dès lors, à maintenir l'assourdissement. Ceci peut faire penser une fois de plus à un mot introduit dans la langue par le clergé. A côté de *prekossi* nous avons *djirgǫs* masculin pluriel : « *T'empuizǫnes la bido de djirgǫs inutilles* : tu empoisonnes ta vie de soucis inutiles. » Probable déverbal d'un *djirgusa* qui signifie « dire des choses inintelligibles, s'embrouiller dans ses paroles ». Ce verbe est probablement le même que celui cité par T. F. comme Limousin « jargoussa : entrelacer des buissons, embrouiller, bousiller, peiner », lequel est dérivé de « jargas » attesté en Languedoc (T. F. et Al. D.) au sens de « buisson, hallier ».

1. Sur la possible influence du clergé rural gévaudannais sur le parler cf. Ch. Camproux, *Hors des « realia »*, art. cité, p. 102.

Les soucis ont une fin. C'est le mot *debel* qui la désigne. « *Kon la gerro sarọ atɛabado, kon debel* : quand la guerre sera finie, quelle délivrance ! », « *Kon debel de la blantɛu* : quel soulagement de voir cette blancheur ! ». Féru d'étymologie latine on pourrait penser à un adverbal de DEVELLIT : ça arrache ! Il est plus sain de voir ici une composition telle que : *de bel*, tirée de : « *es de bel de bèze akọ* : c'est beau de voir ça ». Comparez « *lu dakọ* » (le cul) tiré de « *lu d'akọ* : le de ça » (ça euphémique !).

Tout *debel* est certes agréable à l'âme comme tout *agradèl* : « dragée, friandise, mets agréable » (Al. D.) plaît à notre gourmandise. Nos parlers ont donné à ce même mot la valeur abstraite « d'agrément », « attrait, charme, séduction ». « *Un èro dus, grasyus, ple d'agradèls* : l'un était doux, gracieux, plein d'attraits ».

Une âme pleine d'attraits ne se manifeste pas par des manières, des embarras aussi compliqués que les « alleluias » du temps pascal. *Aluạses* m. pl. qui signifie « manières, ambages, embarras » est, en effet, une réduction connue par ailleurs de « alleluia » et l'on dira « *Semblo uno martɛando d'aluạses* : elle se complaît à faire des manières ».

Voici un mot qui nous permettra une observation assez générale sur le comportement de nos parlers en face de la fonction « abs-trayante » : *mesprezụ*. Il ne s'agit pas du « mesprezon » de Levy au sens de « faute, tort, défaut » qui est de la famille de « mesprendre », mais d'un terme dérivé de « mespretz : mépris ». Al. D. donne « mespretz » sans plus. T. F. à « mesprés » ajoute « mespresamen : action de mépriser ». Nos parlers connaissent sans doute « mespretz » mais ils emploient communément d'autres mots en donnant à chacun d'eux une nuance expressive établissant des distinctions. Le renard s'exprime ainsi : « *Doute sire, so dis, ke m'adjụ kafardat e akuzat de mesprezụ* : je doute, Sire, dit-il, que l'on m'ait dénoncé et accusé d'avoir du mépris pour vous ». S'il dit *mesprezụ* et non pas *mesprezamen*, c'est parce qu'il n'a commis aucun acte de mépris, et qu'un *mesprezamen* quelconque de sa part ne peut avoir blessé le lion. A côté du dérivé en *-zụ* exprimant la notion en puissance, nos parlers utilisent l'infinitif substantivé exprimant la notion en acte général, un dérivé en *-atɛe* exprimant la notion en acte particulier et le dérivé en *-men* exprimant la notion en résultat. Tout comportement humain susceptible d'être ainsi diversement envisagé peut donner lieu à ces quatre termes ; il est naturel que les plus souvent utilisés correspondent aux situations les plus fréquentes. On jugera de la faculté d'abstraction expressive par la série suivante facile à contrôler : « *la parlezụ es akọ ke mino las*

fennos : le désir de parler est ce qui ronge les femmes », « *lu parla pau es pas lu bwon de las fennos* : le parler peu n'est pas le fort des femmes », « *lu parlatee d'aquelos fennos, k' akọ ' s aise* : le caquetage de ces femmes est insupportable », « *las fennos fagèru un parlamen ke teabyọ que luz omes i pasèru* : les femmes tinrent une conversation où les hommes eurent leur compte ». Et l'on dira que les parlers populaires ne savent qu'exprimer grossièrement les subtilités de la pensée ! C'est ainsi que nos parlers useront encore du suffixe *-atee* pour opposer *ezadjerasiu* à *ezadjeratee* : « *l'ezadjerasiu es un defaus* : l'exagération est un défaut » mais « *pèr un ezadjeratee ez un ezadjeratee* : pour une exagération, c'est une exagération ! »

Le mépris, l'exagération ne manifestent guère la maîtrise de l'âme. Pas davantage la *fabelizie* « l'imprudence », la fantaisie imprudente ou la *katuro* « la maladresse, la sottise ». *Fabelizie* est un dérivé à l'aide du suffixe *-īgi(ne)* que nous avons déjà rencontré. Le radical est-il celui de FABELLA (favèla : faconde, babil Al. D. ; favello même sens T. F.), le bavardage pouvant passer pour un signe d'imprudence ? Je pense plutôt à un dérivé de FABA : fève, si l'on rapproche l'adjectif « faviol : étourdi, imbécile » cité par Al. D. comme dérivé de « fava : fève », la fève dans le folklore étant parfois prise comme le signe de la faiblesse d'esprit. Quant à *katuro* il ne peut être question du mot que cite T. F. « caturo » emprunt évident au français « capture ». Le suffixe *-ura* est donné par Alibert (p. 349) et Ronjat (§ 699) comme donnant des substantifs abstraits à partir d'adjectifs, de participes passés et de verbes. Je verrai ici un dérivé sur le nom du chat : *kat* par allusion aux maladresses turbulentes des petits chats. La conservation de la gutturale serait un trait de phonétique expressive (cf. l'expression *kat ! kat !* qui coexiste avec *teat ! teat !* pour chasser le chat).

Le manque de maîtrise est carrément rendu par deux mots *destrantal* « coup d'éclat » et *laz itros* « excès ». *Destrantal* est sans doute un déverbal de « destrantalhar : détraquer, ébranler, faire vaciller ; déranger la santé ; mettre dans un état anormal » (Al. D.). Itros est surtout employé dans l'expression *faire laz itros : fasyọ laz itros e purtabo esfrai* : il faisait toute sortes d'excès et jetait la terreur. » Je verrais dans ce mot un emprunt d'origine cléricale au latin ULTRA prononcé avec *u* (la filiation normale nous a donné *outro* fréquent dans la microtoponymie, type : *lu prat d'outro* »). Le *l* devant le groupe *tr* a été altéré de diverses façons [1].

1. Cf. Ch. Camproux, *Essai de Géographie...*, I, § 290 e.

Ici le résultat a été probablement la disparition du *l*, peut-être avec la formation d'une diphtongue transitoire *ui* réduite à *i* sous l'influence délabialisante de l'entourage dental, d'où *laz-itros*.

En face de tout ces défauts, nos parlers connaissent au moins un terme qui désigne nettement la maîtrise, la puissance, : *puderenso*. Levy connaît « poderansa : puissance, force » et Al. D. « podença : puissance ». Nos parlers emploient largement ce mot avec des valeurs plus ou moins abstraites au sing. et au pl. : « *ez un byou ple de puderenso* : c'est un bœuf plein de force », « *n'as las puderensos ?* : en as-tu la posibilité ou le pouvoir ? », « *se tea tudjur/mesfiza de las puderensos d'akeste munde* : il faut toujours se méfier des puissances de ce monde. »

Voici maintenant quelques notions qui se rapportent au comportement : actions ou circonstances de l'action. A côté du terme général « obra (Al. D.) : travail, ouvrage », nos parlers connaissent un pittoresque *aubresto* : ouvrage (*tea eskalsi l'aubresto* : il faut se mettre à l'ouvrage) dérivé expressif de « obra » avec diphtongaison du *o* initial en *-au* [1] et emploi d'un suffixe *-esto* peut-être tiré de l'adjectif « lest, lesto : prêt à ».

Avant d'entreprendre l'ouvrage il convient souvent d'établir les conditions. Le sens de convention, condition d'une entreprise, est celui *d'emprezo*. T. F. cite « empreso » pour Nice (entreprise, convention). Il est possible que le mot niçois soit un italianisme (impresa). Notre nom est un déverbal tiré du participe féminin de « emprene : entreprendre, mettre une condition à un marché » (Al. D.). « *Faire saz emprezos* » c'est « établir ses conventions » quand on fait *uno pateo*. Mais on dira également : « *tut foget fate segon l'emprezo* : tout fut fait suivant l'accord convenu ».

Les conventions doivent tenir compte des circonstances. T. F. connaît « endebenenço ». Nos parlers utilisent le simple déverbal *endebé* de « endevenir » (Al. D.). « *De que faget dink akel endebé ?* », « *Akeles endebés su tarriples* ».

Une circonstance particulièrement délicate, une importante difficulté, un point crucial se dit *uno endjabinyo/endjebinyo : Ko's l'endjabinyo* : c'est là, le point crucial, épineux », « *Aisi comenset l'endjabinyo* : ici commença la difficulté ». *Endjebinyo* est pour *endjabinyo* par suite d'une assimilation due à l'entourage palatal. Al. D. cite, sans localisation, « enjavinha : tromperie », et « enjavinhar : tromper, duper ». Est-ce un terme venu du nord-occitan qui serait le continuateur d'anc. oc. « engavanhar : v.

1. Cf. Ch. Camproux, *Essai*, I, § 142.

réfl. s'endommager » (Levy) dérivé de « gavanh : détérioration, endommagement (Levy) » ? Faut-il rattacher ces mots au radical de « gavarrier » (Levy), « gabarro : ajonc, genêt épineux, ronce, buisson, T. F. » ? Le sens premier de « ronce, buisson » expliquerait à la fois « endommager, etc. » et « difficulté, point crucial, épineux ».

Un degré de plus dans la difficulté et l'on tombe dans un mauvais pas, tout au moins dans une situation délicate : *un enklastre*. T. F. donne « enclastre : rouet de charpente sur lequel on bâtit le mur d'un puits ou d'un bassin, châssis qui entoure le gîte d'un moulin à farine, etc., châssis en général, encadrement, clôture, etc. ». Al. D. donne « enclastre : enchâssement ». Nos parlers appliquent un sens abstrait au terme : « *Butat, brabe ome, surtet d'akel enklastre* : allons brave homme, sortez de cette situation délicate ».

Si l'on se met dans un mauvais pas, c'est souvent à la suite d'un acte inconsidéré, d'une décision plus ou moins irréfléchie, d'une décision fantaisiste, d'une *tartaisado :* « *Li prenget la tartaisado de se marida* : il lui prit la fantaisie de se marier », « *Faget la pus krano tartaisado de sa bido* : il fit l'acte le plus inconsidéré de sa vie », « *Ez uno tartaisado ke fagères kumo y o pas efon* : tu fis là une action irréfléchie comme les enfants n'en font pas ». Il semble que nous ayons ici un croisement entre le radical de « tartau (T. F.) tartana, tartarasa (Levy et T. F.) : buse » et un radical « trast » que T. F. et Al. D. donnent au sens de « embarras, peine ». Au dérivé « trastasenc » Al. D. donne les sens de « confus, penaud, honteux, embarrassé ».

Il peut arriver que les ennuis ne soient pas la conséquence d'actes inconsidérés mais soient sentis par l'individu comme le résultat d'une fatalité, d'un sort mauvais, d'une malédiction qui s'acharne contre lui : à savoir *l'ire*, s. m. « *La pauro fenno muriget de l'ire* : la pauvre femme mourut du mauvais sort qui s'acharnait sur elle », « *ai kauke ire dink yeu, pode pas m'endura* j'ai quelque malédiction en moi, je ne puis plus me supporter ». On pourrait penser à un déverbal ; l'infinitif IRRUERE (se précipiter sur, envahir) aurait pu aboutir à *ire* une fois réduit à *IRRE(RE). Il est plus simple, sans doute, de voir un thème masculin créé comme chef indispensable à une famille nombreuse, celle d' « ira » et ses dérivés (cf. Levy et Al. D).

Le comportement, au lieu de dépendre du dehors, peut provenir plus exactement de l'attitude même des individus. Je donnerai ici une expression curieusement utilisée qui nous montre la langue en chemin de

création lexicale, celle du mot *pazagut* au sens de « désaccord ». Le substantif n'est pas encore tout à fait né : on n'emploie pas le mot avec l'article. Tout au moins n'ai-je jamais entendu dire « *djamai agesyon un pazagut* : jamais nous avons eu un désaccord », bien que cette façon de parler me paraisse tout à fait attendue. Mais on dit normalement « *djamai agesyon pazagut* » expression sentie comme signifiant « nous n'avons jamais eu de désaccord », c'est-à-dire avec la présence sensible de l'article zéro. Ce tour résulte d'une expression, incomplète dans les mots, complétée par le geste : « *djamai agesyon paz agut akọ :* nous n'avons jamais eu ça ! ». La suppression de *akọ* change absolument la phrase : la prosodie en est totalement différente. Avec *akọ* la voix porte sur *pas* et la dernière syllabe de *akọ* ; sans *akọ*, il n'y plus qu'un seul accent prosodique sur la finale de *pazagut*. De plus la prononciation exacte de la particule négative « pas » est dans le premier cas « pasz » ; dans le second elle est nettement « paz ». On remarquera que le degré franchi de l'emploi de l'article, le substantif ainsi créé aura pris une valeur opposée à celle qu'avait l'expression à son point de départ : « **Agesyon un pazagut* » signifiera « nous avons eu un désaccord ». La langue n'y est pas encore arrivée mais elle est fort près d'y atteindre.

En attendant *pazagut* « désaccord », nous avons *breto* « dispute » « *L'ome e la fenno fou suben la breto* : l'homme et la femme se disputent souvent ». T. F. donne « breto : britte, longue épée ». Le français a connu « brette » que les dictionnaires étymologiques (Dauzat, W. von Wartburg) font venir du latin pop. *BRITTUS : épée de Bretagne. Plutôt qu'à un emploi métaphorique de « breto » au sens de « épée » notre *breto* doit être une création à partir de la famille de « bret, a : bègue, bretonejar : bégayer, bredouiller ». Le propre d'une dispute c'est de se perdre dans les bredouillements réciproques des arguments.

Une dispute peut naître de certaines attitudes telles que celle qui résulte d'un excès de vin : uno *banado*. T. F. et Al. D. donnent ce mot comme rouergat : il est très courant en Gévaudan également. Al. D. le rattache à « bana : corne, anse, poignée », peut-être parce qu'un excès de vin est dû au fait qu'il faut pour y arriver empoigner les deux « banas » de la cruche à vin ! L'excès de vin s'accompagne souvent de l'excès de nourriture. Al. D. cite « empelada : gros repas » comme rouergat, dérivé du verbe « empelar : avaler ; dévorer ; engloutir ». Nos parlers l'emploient au sens de « action de s'enivrer, action de se goinfrer ». C'est un probable dérivé de *pel* : « s'empelar » c'est sans doute « se remplir la peau ».

De tels excès font monter la tension et battre le pouls. Pour désigner ce comportement physique, nos parlers usent d'un mot qui s'emploie également pour les objets matériels : *barkansèlo* : « *Lu pous bat la barkansèlo* : le pouls bat fortement » tout comme le balancier de l'horloge qui bat sa « *barkansèlo de kuntun* : qui bat son rythme alterné sans arrêt ». *Barkansèlo* est sans doute formé d'un préfixe *bar-* et de *kansèlo* qui doit être rattaché à lat. CANCELLARE qui a pris en français le sens que l'on sait. Ni T.F. ni Al. D. pour le verbe « cancela(r) » ne connaissent le sens de « chanceler ». Al. D. ne donne pas « chancelar » au sens de « chanceler, hésiter » qu'il estime sans doute être un gallicisme. Par contre T.F. donne non seulement « chancela » avec ces significations mais également l'expression très fréquente en Provence « estre en chancello : être hésitant, incertain, irrésolu » que Mistral lui-même a employée dans Mirèio et où « chancello » ne peut être qu'une forme venue du nord. L'existence de notre *barkansèlo* montre que la notion de « mouvement de balance » n'a pas été introduite par suite d'un gallicisme, et, curieusement, la forme sans palatalisation montre que le thème « kansel- » a bien dû exister dans l'occitan du sud avec le sens développé en français qui a donné le verbe « chanceler ». Quant au préfixe *bar-*, T.F. le fait remonter à PER et Al. D. à BIS-. Pour ma part, je pense que le problème n'est pas résolu et que la discussion reste ouverte pour voir dans ce préfixe l'adjectif *bar* bien attesté dans nos parlers au sens de « généreux, qui agit avec abondance ».

Dans le domaine des générosités qui touchent à la fois le physique et le moral, mettons l'appétit glouton, tout au moins le *bel appétit*, ce que le vulgaire appelle métaphoriquement « une bonne descente ». Telle est certainement la formation qui a donné la *bazino* : le grand appétit. Il est probable qu'il faut voir dans ce mot une formation à partir d'une expression verbale à l'impératif *baz-i* (cf. fr. va-z-y). Nos parlers ont créé un radical *baz-* pour le verbe « anar » qui se conjugue à l'indicatif présent « *baze, bazes, bai, anen, anet, bazu* », les formes *baze, bazes, bazu* tendant à supplanter les formes anciennes *bau, bas, bou*. Un suffixe *-ino* sur ce nouveau radical à donné notre *bazino*.

Manifester une trop belle *bazino* est certes signe de mauvaise éducation, de *magalebadun*. Ce dérivé de *mal alebat* (mal élevé) à l'aide du suffixe *-ūmen* ajouté à la forme du participe passé *magalebat* montre, une autre fois, que contrairement à ce que dit Alibert le suffixe *-ūmen* ne sert pas exclusivement à former des collectifs. Le *magalebadun*, ce n'est pas exactement la mauvaise éducation, mais le comportement qui en résulte et

existe chez l'individu : *la marrido edukasiu plonto lu magalebadun* ! Voici un autre dérivé à l'aide de ce suffixe : *apadjelun* (cf. anc. oc. pagelar : mesurer, Levy) : « *Tu k'as d'apadjelun, rekato lus* : toi qui as le don de savoir arranger les choses, de bien les disposer, mets-les en place ».

Nous avons vu, à propos de *kaniso*, que l'occitan avait un suffixe *-is*, *-isso* indiquant l'aptitude, l'état, la qualité. Les substantifs ont le sens des adjectifs substantivés (Alibert, p. 347 et 354). Les deux exemples suivants semblent montrer que nos parlers distinguent entre un substantif masculin en *-is* est un féminin en *-isso*. Sur « raubar » ni T.F. ni Al. D. ne citent subs. masc. *raubadis*, subs. féminin *raubadiso*, le premier signifiant « vol » le second « aptitude à voler » : « *la raubadiso akọ n' i su pas lus darnyọs* pour ce qui est de voler, ils ne sont pas les derniers », « *lu tei èro fwor pèr la raubadiso* : le chien était fort pour voler » mais « *lu tei foget punit de su raubadis* : le chien fut puni pour son larcin ». De même un *djapadis* (que T.F. et Al. D. donnent comme substantifs au sens de « long aboiement ») est utilisé par nos parlers au sens de « aboiement » tandis que le féminin *djapadiso* désigne plus particulièrement l'aptitude, le goût, l'habitude d'aboyer : « *pèr la djapadiso es akị* : pour ce qui est d'aboyer il est un peu là ».

La *djapadiso* manifeste l'humeur du chien : voici trois termes qui servent à manifester certaines humeurs de son maître, tous trois au pluriel, les humeurs ayant coutume de se manifester à plusieurs reprises. Voici d'abord le témoignage d'un esprit embrouillé probablement comme les pièces d'un procès : *las ligusedjos* « paroles inutiles, babioles », d'où sens plus concret : « bricoles, objets sans valeur ». Il s'agit du déverbal du verbe « ligossejar : embrouiller, soutenir un procès, etc. » dérivé de « ligos : litige, procès, affaire embrouillée » (Al. D.). Plus grave que les *ligusedjos* sont les *djargos* « mauvaises raisons, noises, sujets de dispute ». S'agit-il d'un mot d'où serait dérivé « jargon » (gergon en anc. oc. Levy). L'origine de « jargon » est inconnue. Notre *djargos* serait-il le même mot que celui, lexicalisé dans Al. D., « jarga : habit de paysan, sarrau, casaque, manteau grossier » ou un déverbal du verbe dérivé de ce « jarga » soit « jargar : accoutrer, habiller » ? Cf. pour l'évolution du sens « il l'a habillé de la belle manière » pour dire qu'il « l'a traité de toutes sortes de noms ». On peut penser encore aux « jargas » qui discutent ferme, cherchant à « posséder » le partenaire sur les champs de foire de jadis, par des raisons plus ou moins bonnes. Y aurait-il tout de même alors, un rapport entre notre *djargos*, le « jarga » d'Al. D. et le français « jargon » ?

Les *djargos* s'efforcent de surprendre la bonne foi, les *pindugos* se manifestent sans doute davantage au vu de tous si l'on pense que ce mot qui a le sens de « injures, moqueries » remonte à l'adjectif féminin latin PENDULA substantivé, ou est plus simplement un déverbal de « pendolar » (Al. D.). De l'idée de « chose qui pend » et que l'on fait pendre exprès par moquerie, on est passé au sens de « moquerie, injure ». En Provence (et ailleurs sans doute, pour la chose sinon pour le mot) les gamins accrochent un « pindoulet » au dos du camarade dont ils veulent se moquer. Nos parlers emploient *pindugos* avec un sens très étendu : « *Se bendjet de las pindungos de l'urs* : il se vengea des moqueries de l'ours ».

*
* *

Le vocabulaire abstrait, où nous avons relevé un certain nombre de substantifs non lexicalisés qui paraissent être le résultat du travail propre du parler sur lui-même, ne se réduit pas à celui des sentiments et des circonstances du comportement. Toutefois il ne semble pas hors d'intérêt de jeter un coup d'œil, dès maintenant, sur la façon dont ont été créés ou développés les mots ci-dessus. Il ne faut pas perdre de vue que nous pourrions sans doute pour toutes les notions ici représentées trouver, dans le parler, des synonymes à valeur plus générale formés essentiellement comme en français, et avec toutes les nuances que l'on peut trouver en français, à l'aide des suffixes les plus fréquents tels que *-ion*, *-age*, *-té*, *-ment* et quelques autres. Ces mots appartenant à la couche générale de la structure du vocabulaire sont donc hors de notre propos, nous l'avons dit. Il faut néanmoins ne pas les perdre de vue pour juger le travail interne du parler populaire.

Au point de vue psychologique, on discerne facilement, comme prévu quand il s'agit de langue populaire, le passage du concret à l'abstrait. Naturellement la comparaison joue son rôle normal dans la transposition des valeurs : c'est le cas de la *pezono* des moutons ou des chèvres devenant l'atonie généralisée de l'homme. C'est probablement une comparaison au point de départ qui a donné les sens de *katuro*, *djirgos*, *djargos*, *tartaisado*, par exemple. Moins fréquent est le simple glissement de sens de la circonstance physique à une particularité morale ou intellectuelle : c'est le cas de *prekossi* où la nouvelle valeur semble bien avoir glissé au joint que représente la notion de « prématuré ». C'est le cas d'*agradèls* où le glissement se fait sur la qualité « d'être agréable » des friandises ; on peut même se demander ici si le terme à valeur morale n'a pas été déve-

loppé, tout au moins, en même temps que le mot à valeur concrète, et indépendamment de lui. Par contre est très fréquent le passage à la valeur abstraite par image directe : c'est pour ainsi dire, toute une situation concrète qui passe à la valeur abstraite morale, une sorte de « prise de vue » d'où se dégage l'idée : c'est, sans doute, le cas de *breto*, de *repet*, *enklastre destrantal*, de *pindugos*. On voit que dans ce cas les mots qui décrivaient le concret sont, soit des substantifs simples, soit des substantifs dont la valeur de la dérivation est perdue, soit des déverbaux d'après la 3e personne de l'indicatif présent. Mais la présence d'un suffixe dont le rôle dans le passage à la valeur abstraite est incontestable n'empêche nullement que le procédé de l'image directe joue tout de même : c'est le cas de *fabelizie*, par exemple, dont la valeur abstrayante du suffixe n'empêche nullement l'évocation directe du « fabat » : « l'homme à la fève » ; de « banado » dont le suffixe n'empêche nullement de voir les deux « banas » de la cruche ; ou d'*empelado* où le même suffixe ne s'oppose pas à la vision cinématographique de la peau qui s'enfle comme dans un dessin animé.

Tous les termes que nous avons recueillis ne dépendent pas de cette faculté d'abstraction qui part d'une donnée concrète et procède soit par glissement de sens, soit par comparaison, (ce qui suppose un raisonnement implicite), soit par ce que l'on pourrait appeler la méthode impressionniste. Certains d'entre eux proviennent de termes ayant déjà une valeur abstraite. Dans le cas précédent, la fonction expressive se laissait facilement discerner dans le passage de la notion concrète à l'abstraction, la notion abstraite tirant précisément toute la plénitude de son sens de son origine plus ou moins matérielle. Dans le cas présent la fonction expressive n'est pas moins agissante. La création de termes à valeur plus ou moins abstraite à partir d'un point de départ déjà abstrait semble, en effet, obéir exclusivement au besoin d'une plus grande expressivité. C'est le cas de *effèssi* si on admet l'explication proposée : c'est également celui de *laz itros*. Si l'on estime que ces mots sont dus au clergé du Gévaudan, on conviendra que ce dernier avait le sens de l'adaptation du latin au génie du parler populaire. L'expressivité se perçoit aussi nettement dans un terme qui doit être, lui, de création directement populaire : *aubresto*, simple variante expressive de *obro*. Le cas de *ire* est plus curieux : si l'on admet l'explication par la création d'un chef de famille, l'expressivité consiste à avoir condensé dans un noyau concentré la quintessence des nuances qui appartiennent aux individus de la famille.

Enfin ce goût de l'expressivité apparaît, plus nettement si possible, dans la tendance très forte à établir des séries exprimant certaines nuances de la même valeur abstraite générale, grâce au jeu de la suffixation. Tel est le cas des séries que l'on peut rencontrer, plus ou moins complètes, sur le modèle de la série *lu parla, la parlezu, lu parlatee, lu parlamen* ; celui de la série des noms en *-un* ou des noms en *-izie* opposés aux divers types de noms abstraits pris comme base ; celui de la série masculin en *-is*, féminin en *-iso*.

Si nous nous plaçons du point de vue du modelage morphologique, on ne peut que constater la variété des procédés utilisés. Les emprunts directs soit au latin (*deskufietε* ?) soit à l'ancien occitan (*pezono*) avec simple traitement conforme à la phonétique locale sont rares. Les mots qui sont probablement empruntés au latin le sont avec des particularités phonétiques qui semblent précisément dénoter l'emprunt expressif : redoublement de consonnes (*effèssi*), non sonorisation d'une occlusive intervocalique (*prekossi*), traitement anormal de la syllabe initiale de ULTRA. La dérivation est parfois obtenue à l'aide de préfixes, dont la valeur est sentie expressivement (*deskufietε, mes-kussio, re-pet, bar-kansèlo*. Les déverbaux sans suffixe sont relativement nombreux tels probablement : *djirgos, endjabinyo, destrantal, ligusedjos, djargos*. On trouve des participes substantivés (*empelado, entrinkado, emprezo*). La suffixation est très variée à partir de thèmes verbaux (*bezaduro, maridaduiro, magalebadun, ezadjeratee, mesprezu, raubadiso, agradèl*, etc. Elle ne l'est pas moins à partir de thèmes nominaux (*fabelizie, regurizie, banado, estafadis, tartaisado, kalurun, kaniso, katuro*, etc.).

Ces diverses formations dénotent une très grande vitalité expressive. Caractéristiques à ce point de vue sont les formations suivantes qui sont des créations très particulières, hors séries, ou dont tout au moins, les séries sont réduites. Création d'un chef de file à partir des mots rassemblés sous la même famille : *ire*. Création de suffixes nouveaux par croisement *obro lesto* > *aubresto, djau djugino* > *djaugino*. Création d'un substantif à partir d'un syntagme adjectival (*debel*), à partir d'un syntagme formant une expression de subordination logique (*endedizo*), d'un syntagme négation plus participe (*pazagut*), d'un syntagme impératif plus adverbe auquel est adjoint un suffixe (*bazino*).

Ces derniers exemples montrent l'audace, si l'on peut dire, du parler populaire.

On sait enfin que l'audace du parler populaire ne craint ni les rapprochements, ni les accouplements résultant de simples rencontres amicales

(et non de télescopages) pas plus d'ailleurs que les séparations elles aussi amicales. D'un radical VITIARE on passe très probablement dans le cas de notre *bezaduro* à un simple thème *bez-* de VIDERE. Si probablement *djafetat* au sens de « joie excessive » remonte bien au thème analysé « jaf- » tout comme *djaffetat* au sens de « voracité », il n'en reste pas moins qu'un rapprochement avec *djau* fréquent comme expression interjective (de GAUDIUM) a fait se séparer *djaffetat* et *djafetat*, la phonétique expressive du redoublement consonantique venant à l'aide du divorce.

Rappelons enfin que le parler populaire, loin d'être esclave des lois phonétiques, se sert assez librement du jeu de la phonétique dans des buts de structuration sémantique du vocabulaire. Nous en avons noté divers exemples au cours de cet article : redoublement de consonnes alors que la phonétique réclame la simplification des géminées, formes sans palatalisation de la gutturale alors que localement on attendrait la palatalisation (*entrinkado, kalurun, katuro, barkansèlo*), conservation d'un *-l-* (*kalurun* alors qu'on attendrait *teagurun*[1], non sonorisation d'occlusive intervocalique, diphtongaison d'un *o* initial atone. Ces faits ne sont pas de même ordre. Le premier est bien connu, un peu dans toutes les langues. Le second et le troisième représentent sans doute l'utilisation de formes d'une zone dialectale voisine sentie comme plus classique (conservatrice ?) et apte dès lors à donner de nouveaux mots qui paraissent mieux constitués. Les quatrième et cinquième utilisent à des fins d'expression des phénomènes phonétiques qui ne sont encore que de très fortes tendances. Il s'agit d'une part de la tendance à assourdir certaines affriquées ou certains groupes explosifs de consonnes prononcés plus ou moins avec redoublement de l'attaque du groupe consonantique[2] ; cette tendance est ici élargie à la prononciation expressive d'une simple occlusive intervocalique que l'on tend à prononcer géminée avec une forte attaque : *prek-kossi ;* l'importance de la tenue qui en résulte entre l'attaque et la relâche produit l'effet d'assourdissement. L'autre cas est celui de la tendance à ouvrir un *o* fermé initial pour diverses raisons[3] : ici la raison sera précisément l'expressivité.

De ce qui précède on peut légitimement conclure que l'étude du vocabulaire non lexicalisé des parlers populaires peut encore nous

1. Cf. Ch. Camproux, *Essai*, I § 279.
2. Cf. Ch. Camproux, *Essai de G.*, I, §, 237, 249, 261, 263.
3. Cf. Ch. Camproux, *Essai de G.*, I, § 142.

apprendre quelque chose. En particulier, et bien que je n'aie pas soulevé directement le problème, je pense que l'on ne pourra aborder convenablement l'étude « structurale et immanente » du vocabulaire d'une langue sans tenir compte d'enseignements du genre de ceux que nous donnerait un examen beaucoup plus étendu du vocabulaire en mouvement de ces parlers.

Charles CAMPROUX.

Ouvrages le plus souvent cités :

Alibert : Loïs Alibert, *Grammatica Occitana segon los parlas lengadocians*, 1935. Societat d'Estudis Occitans. Tolosa.

AL. D. : Louis Alibert, *Dictionnaire Occitan-Français*. Toulouse, Institut d'Études Occitanes, 1966.

T. F. : *Lou Tresor dou Felibrige*, Frédéric Mistral.

Levy : Emil Levy, *Petit Dictionnaire Provençal-Français*.

Ronjat : Jules Ronjat, *Gramaire Istorique des parlers provençaux modernes*. Montpellier. Société des langues Romanes, 1930-1941.